Le problème des mots simples issus de composés privatifs.

Contribution à l'étude sur la formation des mots chez les grammairiens anciens

Lionel Dumarty

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/577>

DOI : 10.4000/hel.577

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Date de publication : 28 septembre 2020

Pagination : 117-134

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Lionel Dumarty, « Le problème des mots simples issus de composés privatifs. », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 42-1 | 2020, mis en ligne le 28 octobre 2021, consulté le 29 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hel/577> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.577>

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2021.

HEL is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

Le problème des mots simples issus de composés privatifs.

Contribution à l'étude sur la formation des mots chez les grammairiens anciens

Lionel Dumarty

1 Présentation : la théorie de la formation des mots chez les anciens

- 1 Bien qu'elle n'ait jamais, dans l'Antiquité, fait l'objet d'une étude séparée, autonome et systématique, la théorie de la formation des mots semble assez bien établie chez les grammairiens anciens, d'après les témoignages dont nous disposons. Selon la *Techne grammatikè* attribuée à Denys le Thrace, les grammairiens alexandrins distinguaient deux modes de formation des mots, la dérivation et la composition, qu'ils répertoriaient comme des « accidents » (παρεπόμενα) de la forme : 1) l'espèce (εἶδος) pour la dérivation ; 2) la figure (σχῆμα) pour la composition.
- 2 L'objet de cette contribution n'est pas de proposer une nouvelle analyse détaillée de l'ensemble des théories de la formation¹ ; il s'agit d'étudier un phénomène isolé, celui des mots issus de composés privatifs, qui soulève un ensemble de problèmes touchant la formation par composition. D'après un rapprochement étymologique établi par les scholiastes, la figure désigne la forme du mot en tant qu'elle donne accès au sens, le terme σχῆμα renvoyant à la relation (σχέσις) *ad hoc* entre une forme et sa signification². Suivant une méthode héritée des premiers descripteurs de la langue, qui analysaient déjà le mot comme une partie susceptible d'être divisée en unités de sens³, les grammairiens cherchent alors à déterminer combien d'unités lexicales significatives (une, deux ou plusieurs) peut contenir un mot⁴. Ils distinguent ainsi trois sous-catégories de la figure : le simple (ἁπλοῦν), le composé (σύνθετον) et le dérivé de composé (παρασύνθετον). Le composé, la « figure par excellence⁵ », est défini par les commentateurs comme « un mot résultant de la réunion de deux ou plusieurs mots concevables⁶ séparément, mais réunis sous un unique accent et s'appliquant à un

unique référent⁷ » (par ex., φίλος ‘ami’ + σοφός ‘sage’ → φιλόσοφος ‘philosophe’). Le simple n’a pas de définition propre, il n’est que le contraire du composé : un mot qu’on ne peut subdiviser en unités lexicales concevables séparément⁸. Quant au dérivé de composé, il ne se définit pas autrement que comme un dérivé dont la base est un composé⁹ (par ex., le comparatif φιλοσοφώτερος ‘plus philosophe’) et il s’analyse donc formellement comme un composé¹⁰.

- 3 Comme on le voit, concernant la *figure*, l’approche des grammairiens est purement analytique et synchronique : ils n’explorent pas la syntaxe interne des composés et se contentent de descriptions en termes morphologiques¹¹. En outre, ils ne disent rien des procédés de formation. C’est sur ce dernier point que je voudrais porter mon attention. En effet, d’après un double témoignage précis et longuement argumenté d’Apollonius Dyscole, grammairien alexandrin du II^e siècle apr. J.-C., il existerait dans la langue (grecque) de nombreux mots simples issus de mots composés, c’est-à-dire des mots formés à partir d’un composé par suppression de l’une de ses parties. Ce témoignage d’Apollonius, unique en son genre, intervient dans le cadre d’une controverse sur le mériisme – i.e. la détermination du statut grammatical – de certaines formes, « signalées » comme irrégulières, à cause de leur accentuation (motif fréquent d’irrégularité). Le grammairien entend ramener ces formes à la régularité par une hypothèse de formation surprenante : ce seraient des mots simples issus de mots composés. La question se pose alors de savoir si cette hypothèse de formation, pour le moins contre-intuitive, n’est qu’un artifice argumentatif parmi d’autres, visant à justifier l’irrégularité pour sauver, par tous les moyens, la logique de la langue, ou si elle s’inscrit dans le cadre d’une authentique théorie de la formation des mots – et s’il faut alors tenir ce témoignage pour l’un des rares vestiges d’une réflexion plus générale, aujourd’hui perdue, sur les procédés de formation.

2 Du composé au simple : état de la question

- 4 Les grammairiens anciens ne s’accordent pas sur le statut de la forme ἔκητι (‘à cause de’) : certains y voient une conjonction causale¹², d’autres un adverbe. Apollonius arbitre le débat et tranche à deux reprises, dans le traité *Des adverbes* et dans le traité *Des conjonctions*¹³, en faveur du statut adverbial. Selon lui, la réponse est sans appel, car il existe un composé privatif ἄέκητι (‘en dépit de’). Or, s’il est possible de construire un adverbe avec l’ἄ privatif, cela ne se produit jamais avec une conjonction¹⁴. Il faut préciser que, pour les anciens, le « (mot) privatif » ἄ (στερητικόν [μόριον], στερητικὴ φωνή, στέρησις¹⁵) est un adverbe de plein droit (cf. Chæroboscus, GG IV 1, 187, 33), au même titre que la négation οὐ ‘non, ne... pas’, et qui a la particularité de se construire uniquement en composition (cf. Adv. 134, 12). Or certains grammairiens¹⁶ soutiennent que les formes ἔκητι et ἄέκητι ont une accentuation fautive, puisque les adverbes en -τί ou en -στί (comme ἄκονιτί ‘sans combattre’, ἑλληνιστί ‘en grec’ etc.) sont oxytons¹⁷. Apollonius rejette cet argument et consacre l’essentiel de son exposé à démontrer que ces deux formes ont, au contraire, une accentuation parfaitement régulière. Voici, en bref, sa démonstration :
- 5 1) Ἄέκητι ne peut pas être un composé privatif de ἔκητι, puisque tous les adverbes formés d’un ἄ privatif sont des dérivés de composé (παρασύνθετα)¹⁸ – par ex., ἀφίλως ‘inamicalement’ n’est pas un composé de ἄ- ‘in-’ et de l’adverbe φίλως ‘amicalement’, mais un dérivé de l’adjectif ἄφιλος ‘inamical’¹⁹. 2) De même qu’on a formé de nombreux

adverbes déverbatifs en -στί (par ex., ἔλληνίζω 'je parle grec' → ἔλληνιστί 'en grec', ἰάζω 'je parle ionien' → ἰαστί 'en ionien' etc.), de même, c'est à partir du verbe composé privatif ἀεκάζω 'je ne consens pas (?)'²⁰ qu'on a dérivé, par analogie, la forme adverbiale ἀεκάστί, qui, après quelques transformations morphologiques dialectales (changement ionien de l'α en η et chute du σ), a donné la forme ἀέκητι. Celle-ci n'a pas conservé l'accent propre au type des adverbes en -στί, auquel elle n'est désormais plus formellement identifiable²¹. 3) Pour prouver ensuite la régularité accentuelle de ἔκητι, Apollonius pose qu'il est possible de tirer une forme simple d'un mot composé. Or, s'il provient de ἀέκητι (par suppression de l'ἀ privatif)²², il est tout à fait normal que ἔκητι conserve l'accent de la forme dont il est issu²³.

- 6 À partir de ce point, l'essentiel de la démonstration (Adv. 135, 21-137, 19²⁴) consiste à montrer, à grands renforts d'exemples, qu'un tel procédé de formation, *a priori* contre-intuitif, non seulement n'a rien d'extraordinaire, mais est au contraire d'un usage tout à fait courant.

2.1 Le composé préexiste parfois au simple. Exemples extralinguistiques

- 7 Dans un premier temps, Apollonius dénonce une δόκησις, une « idée répandue », selon laquelle ce sont toujours les mots composés qui proviennent des mots simples, et jamais l'inverse.

Δόκησιν μὲν ἔχει προϋπάρχουσιν τοῦ ἀέκητι, καθὼς τὰ ἀπλᾶ προϋφέστηκε τῶν συνθέτων. Ἄλλ' ἔστι γε ἀποδείξαι πάμπολλα ἀπλᾶ ἀπὸ συνθέτων γεγονότα ὡς ἔστι γε ἐπινοῆσαι καὶ ἐπὶ τῶν κατὰ σύμπεξιν σωμάτων ἀποβολὰς τινων μερῶν, ἀπλότητος μὲν ἐχομένης, δηλούσας δὲ τὴν ποτε γενομένην αὐτοῖς σύμπεξιν, ὡς εἰ κλινιδίου ποὺς ἢ τι τοιοῦτον μερικόν. Τὸ ὑπόδειγμα ἐπὶ πολλὰ συντείνει. Ἔστιν οὖν τις τρόπος καὶ τοιοῦτος ἐν λέξεσιν, ὃς δοκεῖ μὲν ἀπλοῦς εἶναι, ὑπόμνησιν δὲ ἔχει τοῦ ἐκπεπωκέναι ἐκ συνθέτου λέξεως. (Adv. 135, 21-136, 4)

On pense couramment qu'il (sc. ἔκητι) est antérieur à ἀέκητι, puisque les mots simples préexistent aux composés. En réalité, on peut tout à fait démontrer qu'un très grand nombre de mots simples proviennent de composés, tout comme on peut aussi, quand il s'agit des corps qui sont formés par assemblage, concevoir des parties isolées qui, tout en étant simples, nous révèlent l'assemblage dont elles ont été les éléments, comme un pied de lit ou quelque partie de ce genre. L'exemple s'applique à de nombreux cas. Ce phénomène existe aussi dans le lexique, où [une forme] est simple en apparence mais garde la mémoire du mot composé dont elle s'est détachée.

- 8 Ce premier point est délicat et mérite qu'on s'y arrête. Apollonius réfute très clairement l'idée reçue (δόκησις) selon laquelle un mot simple précède forcément le mot composé dont il est lui-même, par ailleurs, un élément constitutif, et qui est formulée incidemment dans une scholie à la *Technè*, dans des termes très proches de ceux de notre passage : « Les simples précèdent (προτερεύουσι) les composés ; de fait l'existence du simple σοφός précède l'existence du composé φιλόσοφος²⁵. » L'erreur serait de croire qu'Apollonius cherche à remettre en cause ici un principe ontologique élémentaire, qui veut que la partie préexiste au tout. Aussi, afin de dissoudre tout malentendu, le grammairien fait-il, contre ses habitudes²⁶, un détour hors du champ de la langue et recourt à une métaphore (le « pied de lit ») pour établir une analogie : on peut concevoir l'existence de corps « formés par assemblage », dont les parties, si on les

isole, ne sauraient être perçues, dans leur simplicité, autrement que comme des éléments relatifs au tout dont elles participent – et c’est à cette condition qu’on dit que le tout leur préexiste. Autrement dit, Apollonius ne prétend pas que le lit précède (ontologiquement) le pied dont il est constitué ; il veut dire que, isolément, le pied de lit ne doit son identité propre que relativement au tout dont il a été abstrait – comme son nom l’indique : *κλινιδίου* πούς « pied *de lit* ». On retrouve, bien plus tard, exactement le même raisonnement chez Chæroboscus, grand lecteur d’Apollonius, à propos de la forme *δέσποτα* (tirée, selon lui, du composé *ἀδέσποτα*). Les métaphores produites par le maître byzantin apportent, comme souvent, un éclairage supplémentaire :

Τὸ μέντοι ἀπὸ συνθέτου γίνεσθαι ἀπλοῦν οὐκ ἔστι ξένον· ἔχομεν γὰρ τοῦτο καὶ ἐπὶ φυσικῶν πραγμάτων, ὥσπερ ἀπὸ δένδρου ἐάν τις ἀποσπάσῃ κλάδον, γίνεται ἀπλοῦν ἀπὸ συνθέτου, καὶ ἐάν ἀπὸ ζώου ἀποσπάσῃ τις χεῖρα ἢ πόδα, γίνεται ὁμοίως ἀπὸ συνθέτου ἀπλοῦν. (GG IV 1, 392, 15-19)

Car, oui, qu’il (sc. *δέσποτα*) provienne d’un composé n’a rien d’insolite. En effet, on a cela également dans la nature, comme lorsqu’on retranche une branche à un arbre, le simple vient du composé, et lorsqu’on retranche une main ou un pied à un vivant, on a pareillement un simple tiré d’un composé.

- 9 Là encore, point de branche d’arbre sans un arbre, point de main, point de pied sans un être vivant. Étendu au domaine linguistique, le raisonnement vise à montrer qu’il existe des mots simples qui, de même que le pied de lit pour le lit ou la branche d’arbre pour l’arbre, « gardent la mémoire (*ὑπόμνησιν ἔχει*) d’un composé dont ils se sont écartés » (Adv. 136, 2).

2.2 Application au champ linguistique : ἡνωρέα

- 10 Apollonius commence par l’analyse d’un cas. Il n’est pas possible d’expliquer la formation du nom ἡνωρέα ‘virilité’, si on part du principe qu’il est dérivé du nom simple ἀνὴρ ‘homme’, car celui-ci, d’après son type morphologique, ne pourrait produire que la forme *ἀνερία – comme αἰθήρ produit αἰθερία etc. En revanche, comme élément de composition, ἀνὴρ subit une double altération : l’α initial se transforme en η et l’η en ω : par exemple ἀντ-ήνωρ (ἀντί ‘à-la-place-de’ + ἀνὴρ : ‘qui tient lieu d’homme’), ἀγαπ-ήνωρ (ἀγαπάω ‘chérir’ + ἀνὴρ : ‘qui chérit l’homme’) ou encore εὐ-ήνωρ (εὐ ‘bien’ + ἀνὴρ : ‘qui convient à l’homme’). Et c’est de cette dernière forme qu’on a dérivé le nom εὐηνωρία ‘virilité’, altéré d’abord en εὐηνωρέα, puis en ἡνωρέα, par ellipse (ἔλλειψις) du premier élément de composition²⁷.

2.3 Exemples homériques

- 11 Apollonius cite ensuite de nombreux exemples, tirés des textes d’Homère, afin de montrer que, loin d’être un phénomène isolé, le procédé est tout à fait « courant²⁸ ». Il commence par signaler d’autres mots simples, qui, comme ἡνωρέα, ont perdu l’adverbe εὖ, premier élément de composition : dans κρητῆρα τετυγμένον²⁹ « un cratère *ouvré* », τετυγμένον signifie εὖ τετυγμένον ‘*bien* ouvré’ ; de même, dans δόμοις ἔνι ποιητοῖσι³⁰ « dans les maisons *construites* », l’adjectif ποιητός signifie εὖ πεποιημένοις ‘ayant été *bien* construites’. Il montre ensuite que la partie éllipsée peut appartenir à une autre catégorie que l’adverbe et peut être, par ex., une préposition ou un nom. Une préposition : ἔρχεσθε, dans ἀλλ’ ὑμεῖς ἔρχεσθε³¹, a le sens du composé ἀπέρχεσθε (ἀπό + ἔρχεσθε), « mais vous, *allez* (= *allez-vous-en*) » ; ἔχουσαι, dans πικρὰς ὠδῖνας

ἔχουσαι³², signifie ἐπέχουσαι (ἐπί + ἔχουσαι), « qui ont (= soulagent) des douleurs amères » ; ἐν πύλῳ, dans ἐν πύλῳ ἐν νεκύεσσι³³, signifie ἐν προπύλῳ, « à la porte (= l'avant-porte), au milieu des morts ». Un nom : γείτονες 'voisins', dans οἱ σφιν γείτονες ἦσαν³⁴, a le sens de ἄστυγείτονες (ἄστυ 'cité' + γείτονες), « ceux qui étaient leurs voisins (= voisins-de-cité) ». Enfin, il arrive aussi que le composé produise un simple par ellipse du second élément de composition. Dans πάρα δ' ἄνῆρ, ὃς καταθήσει³⁵, la forme πάρα vaut pour πάρεστι, « ici (= ici-est) un homme qui l'installera » ; de même, ἄνα, dans ἀλλ' ἄνα, εἰ μέμονας γε³⁶, est mis pour ἀνάστηθι, « eh bien debout (= mets-toi-debout), si du moins tu le veux ».

3 Des mots simples « en apparence »

- 12 Comme l'annonçait Apollonius au début de son exposé (*Adv.* 136, 2-4), toutes ces formes sont « simples en apparence », car elles ont, comme ἡνορέα, gardé la mémoire (ὑπόμνησις) du composé dont elles proviennent. Mais que signifie « garder la mémoire du composé » – et, surtout, qu'est-ce que cela implique ? Dans le traité *Des adverbes*, on doit se contenter d'une longue liste d'exemples ; dans le traité *Des conjonctions*, en revanche, le grammairien ajoute, avant l'exposé sur ἡνορέα, un passage fameux, dans lequel il explique très clairement la nature du phénomène auquel correspond cette transformation des composés en simples :

[...] καὶ δῆλον ὅτι τὸ πάθος ὑπαντᾷ τῇ καλουμένῃ ἀφαιρέσει· ὃν γὰρ τρόπον ἐπὶ τῶν ἀπλῶν σχημάτων³⁷ τὸ λειπόμενον πάντως τοῦ ὅλου δηλούμενου ἐστὶ παραστατικόν, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ λειπόμενον ἀπλοῦν δηλώσει τοῦ ὅλου τὴν σύνθεσιν ἐκ τοῦ δηλούμενου, ἐπεὶ τὸ ἀφηρημένον ἐν λεκτῷ καθίσταται. (*Conj.* 232, 23-233, 2)³⁸

Il est clair que cette modification (τὸ πάθος) (*i. e.* la formation de simples à partir de composés) fait écho au [phénomène] qu'on appelle « aphérèse ». En effet, de la même manière que, dans le cas de formes simples, ce qui reste [après aphérèse] exprime totalement le sens du mot complet, de même, le simple qui reste (*après suppression de l'autre élément de composition*) indiquera la composition tout entière, par son sens, puisque la partie supprimée se maintient dans le signifié (ἐν λεκτῷ).

- 13 D'un emploi bien réglé chez les grammairiens anciens, le terme ἀφαίρεσις désigne, chez Apollonius, une altération formelle du mot (πάθος)³⁹ par suppression d'un segment – tendancielle le début du mot, en particulier lorsqu'il s'oppose à l'apocope (ἀποκοπή), désignation spécifique de l'ellipse de la finale⁴⁰. Dans notre passage, ἀφαίρεσις s'entend au sens large, puisque l'on compte, parmi les exemples de mots formés par aphérèse, des formes apocopées, telles que πάρα (pour πάρεστι) et ἄνα (pour ἀνάστηθι).
- 14 Qu'est-ce qui distingue l'aphérèse affectant un mot simple de l'aphérèse affectant un mot composé ? Si on s'en tient strictement à la structure du mot, l'aphérèse du mot composé est différente, puisque c'est un mot entier (λέξις), *i. e.* l'une des deux parties « concevables isolément » dans le composé⁴¹, qui est éllipsé, et non pas seulement, comme pour un mot simple, une syllabe (συλλαβή)⁴². Sur le plan sémantique, en revanche, ce passage dit clairement qu'il en va pour l'aphérèse dans les mots composés comme dans les mots simples : dans les deux cas, la partie (τὸ λειπόμενον « ce qui reste », *i. e.* la forme altérée) garde le sens (δηλούμενον) du tout (τὸ ὅλον, *i. e.* la forme intègre)⁴³. Les termes sont, on le voit, exactement les mêmes pour l'aphérèse du simple

comme pour celle du composé, à ceci près que, dans ce dernier cas, c'est la *composition* (σύνθεσις) qui détermine le sens du tout – ce qui nous renvoie encore à la définition du composé (καθ' ἑνὸς ὑποκειμένου « [appliqué] à un unique référent »). Enfin, la formule conclusive, τὸ ἀφαιρεμένον ἐν λεκτῷ καθίσταται « la partie supprimée se maintient dans le signifié⁴⁴ », qui vise à justifier (ἐπεὶ...) ce trait morphosémantique, n'est autre que l'énoncé d'une règle qui est au fondement de la pathologie grammaticale (théorie des altérations⁴⁵), règle maintes fois rappelée par Apollonius⁴⁶, en vertu de laquelle une altération affecte la forme d'un mot sans affecter son sens.

- 15 Le propre d'une forme altérée, c'est qu'elle n'est précisément qu'une variante *morphologique*, puisqu'elle garde le sens qu'elle avait avant l'altération. C'est donc ainsi qu'il faut comprendre que la forme simple « garde la mémoire du mot composé dont elle s'est écartée » (cf. Adv. 136, 2, cité ci-avant) : la partie ôtée du composé est restée dans le simple, pour le sens (ἐν λεκτῷ)⁴⁷. Par conséquent, le reste de la formule, « [une forme] est simple en apparence », se comprend bien : ces mots simples issus de composés par aphérèse ne sont que des apparences de mots simples, puisque, pour le sens, ce sont toujours des composés.
- 16 Ce passage nous invite à rappeler que, si la langue peut être appréhendée du point de vue de la forme comme du point de vue du sens, chez Apollonius, c'est toujours le sens qui constitue le critère normatif, au niveau du mot (λέξις) comme au niveau de l'énoncé (λόγος)⁴⁸. Ainsi, c'est le sens et non la forme qui établit les rapports syntaxiques et fonde les parties du discours⁴⁹. On peut donc observer, à un autre niveau, des irrégularités apparentes semblables à celle décrite dans ce passage. Par exemple, à propos des adverbes qui ne se construisent pas avec un verbe (comme les interjections ou certaines exclamations), Apollonius dit là aussi que ce n'est qu'en apparence que le verbe est absent, car, au niveau du sens, il y a toujours un acte verbal (πρᾶγμα), auquel se rapporte nécessairement l'adverbe, et sans lequel l'énoncé ne peut qu'être incomplet⁵⁰. Suivant la même logique, Apollonius affirme qu'un mot peut être « simple en apparence » (ὅς δοκεῖ μὲν ἀπλοῦς εἶναι), tout en restant, dans sa structure profonde (*i.e.* au niveau sémantique), un composé.

4 Ἑκτητι : un mot formé « par figure » ?

- 17 Cela étant, lorsqu'on se demande s'il en va pour Ἑκτητι comme pour les autres simples issus de composés par aphérèse, on se heurte à un obstacle, puisque, contrairement à l'ensemble des formes citées en exemples précédemment, le simple Ἑκτητι ('à cause de') n'a pas gardé le sens du composé ἀέκτητι ('en dépit de'). Il est donc impossible d'affirmer, pour Ἑκτητι, ce qu'on affirmait plus haut pour ἡνορέα, à savoir que la partie supprimée reste au niveau du signifié, la suppression (ἀφαίρεσις) du privatif ἄ ayant entraîné un renversement du signifié du composé. La formation de Ἑκτητι s'apparente *de facto* à ce qu'on peut imaginer que serait une authentique *dé-composition*⁵¹ – c'est-à-dire la formation d'un simple par dissolution du composé suivant le processus inverse de celui qui est à l'œuvre dans la formation du composé (réunion de mots simples en un tout). Car alors, comme le composé est porteur d'un signifié propre, il est normal que le simple formé par « dé-composition » soit lui-même porteur d'un sens différent de celui du composé dont il provient.

- 18 Le seul témoignage qui, à ma connaissance, aille *a priori* dans le sens de cette hypothèse, nous vient d'un fragment d'Hérodien (le fils d'Apollonius Dyscole). Voici ce qu'il affirme à propos de la formation du nom δάκρυ 'larme' :

Δάκρυ οὐ γέγονεν ἀπὸ τοῦ δάκρυον κατ' ἀποκοπὴν, ἀλλὰ κατὰ σχηματισμόν. Ἔστι γὰρ ἀπὸ συνθέτου λέξις ἀπλή. Ἔστι γὰρ ἀρίδακρυς πολύδακρυς ἀρίδακρυ πολύδακρυ καὶ δάκρυ. Οὕτως Ἡρωδιανὸς Περὶ παθῶν. (GG III 2, 211, 3)
 Δάκρυ n'est pas issu par apocope de δάκρυον [larme] ; il est formé *par figure* (κατὰ σχηματισμόν). En effet, c'est un mot simple issu d'un composé : on a ἀρίδακρυς [aux larmes-abondantes] ou πολύδακρυς [même sens], [puis les neutres] ἀρίδακρυ ou πολύδακρυ, puis δάκρυ. Voilà ce que dit Hérodien dans son traité *Des altérations*.

- 19 Bien qu'il manque un contexte pour expliquer la position d'Hérodien soutenant cette étymologie un peu surprenante, on peut tirer de ce fragment quelques observations : 1) Hérodien décrit explicitement la formation d'un mot simple à partir d'un mot composé (ἀπὸ συνθέτου λέξις ἀπλή) ; 2) cette modification du composé en simple appartient à un certain type de formation, dit « κατὰ σχηματισμόν », qui se distingue de la formation κατ' ἀποκοπὴν, *i.e.* par altération⁵² ; 3) s'agissant précisément de la formation d'un simple à partir d'un composé, il semble que le terme σχηματισμός renvoie ici spécifiquement à l'accident de la *figure* (σχῆμα)⁵³ – le mot δάκρυ est formé « κατὰ σχηματισμόν » parce qu'il change de figure, passant du composé (ἀρίδακρυ ou πολύδακρυ) au simple (δάκρυ) ; 4) on peut, enfin, opposer au κατὰ σχηματισμόν d'Hérodien, qui est un hapax, l'expression κατὰ πάθος, très fréquemment employée chez les grammairiens anciens, et en particulier chez le même Hérodien, pour qualifier toute formation « par altération ». Ainsi, contrairement à la forme altérée qui n'a aucun signifié propre, puisqu'elle renvoie à un autre signifiant (la forme intègre)⁵⁴, la figure (σχῆμα) est porteuse d'un sens propre. Voilà en quoi l'on peut dire aussi, peut-être, que la figure est une forme « qui donne accès au sens », pour reprendre la définition du scholiaste (citée plus haut)⁵⁵.
- 20 Il faudrait donc établir la même distinction entre le simple ἔκρητι et toutes les formes données en exemples par Apollonius : ἡγορέα, γείτονες, ἄνα et les autres formes homériques renvoient forcément, en tant que formes altérées, au signifié d'une forme intègre (εὐηγορία, ἀστυγείτονες, ἀνάστηθι). L'adverbe ἔκρητι, qui, en revanche, n'est pas une simple variante morphologique, a un sens propre, différent de celui de sa base.

5 Peut-on justifier la position d'Apollonius ?

- 21 Dans les deux passages de son corpus où il est question de la formation d'ἔκρητι, Apollonius ajoute une courte série d'exemples visant à illustrer la formation de mots simples à partir de composés privatifs : φρονεῖν, ψευδής et σαφής sont alors, selon lui, respectivement formés à partir des composés privatifs ἀφρονεῖν, ἀψευδής et ἀσαφής. Or, dans le traité *Des conjonctions*, ces exemples n'ont pas statut d'exceptions ; au contraire, ils sont mêlés aux exemples homériques, censés illustrer l'ellipse dans un composé quelconque :

Εἰς τὸν τοιοῦτον λόγον καὶ ἄλλα πλεῖστα ἔστι παραθέσθαι. Τὸ γὰρ φρονεῖν ἢ ψευδής ἢ σαφής οὐκ ἄλλως ἢν κατασταίη, εἰ μὴ δοθείη ὅτι δευτέρα εἶη τῶν καλουμένων συνθέτων. Καὶ τὸ 'ἄλλ' ἄνα, μηκέτι κεῖσο' (Σ 178) καὶ τὸ 'πάρα δ' ἀνήρ' (π 45) εἰς τὸ αὐτὸ συναχθήσεται. (Conj. 233, 13 sq.)

Pour illustrer cette règle, on peut exhiber une foule d'autres exemples. Φρονεῖν,

ψευδής et σαφής ne sauraient être formés d'une autre manière, si on ne concède pas que ce sont des formes secondes issues d'ensembles dits composés. Il y a aussi [ἄνα, dans] ἄλλ' ἄνα, μηκέτι κεῖσο, et [πάρα, dans] πάρα δ' ἄνῃρ, qu'on rapportera au même [procédé] [= ἀνάστηθι et πάρεσσι].

- 22 Dans cet extrait, Apollonius semble confirmer ce qu'il disait plus haut (*Conj.* 232, 23 sq.), à savoir que l'aphérèse qui affecte le composé privatif s'apparente à un πάθος.
- 23 Dans le traité *Des adverbess*, en revanche, il en va autrement. Les trois formes, φρονεῖν, ψευδής et σαφής, ne sont pas citées pêle-mêle avec d'autres exemples, mais sont regroupées dans une liste à part et font l'objet d'une étude spécifique, dans une deuxième partie de la démonstration.
- 24 Cette seconde partie fait pendant à la première, comme on le voit notamment dans la formule d'introduction de l'analyse de φρονεῖν 'avoir sa raison' (136, 28 « là encore, le verbe φρονῶ ne sera pas non plus bien formé (οὐδὲ... πάλιν... συστήσεται) »), qui répond à la formule qui introduisait précédemment l'analyse de ἡγορέα (136, 5 « ἡγορέα, tant qu'il sera conçu comme mot simple, ne sera pas bien formé (οὐ καταστήσεται) »). La démonstration, qui vise le même objectif – montrer qu'il s'agit d'un mot simple issu d'un dérivé de composé –, reproduit scrupuleusement l'ordre d'exposition de la première partie : 1) rejet de la formation communément admise : certains ont cru à tort que φρονῶ était dérivé du verbe φρενῶ 'je ramène à la raison', par changement de l'ε en ο – or ce phénomène ne se produit qu'à partir de verbes barytons (i.e. non contractes), comme φέρω 'je porte', πέρθω 'je détruis', νέμω 'je partage', qui ont donné respectivement les variantes φορῶ, πορθῶ, νομῶ ; 2) établissement de la forme correcte : en composition, φρήν 'esprit' change son η en ω, donnant ainsi des mots comme ἄφρων 'déraisonnable', dont on a dérivé le verbe ἀφρονῶ 'je suis déraisonnable'⁵⁶. Et c'est de ce verbe qu'est issu, par suppression de l'ἀ privatif, φρονῶ. Pour clore sa démonstration, Apollonius suggère qu'on pourrait faire le même « examen approfondi » pour les formes ψευδής 'menteur' et σαφής 'distinct', qui sont elles-mêmes issues des composés privatifs ἀψευδής 'non-menteur' et ἄσαφής 'indistinct'⁵⁷.
- 25 Cette double structure argumentative et cette répartition raisonnée des exemples, si elle met l'accent sur les similitudes structurelles, témoigne à coup sûr d'une volonté de distinguer l'aphérèse dans les composés à premier élément privatif de celle qui affecte les autres composés ou composés positifs.

6 Le statut marginal du privatif

- 26 À la fin de son exposé sur la formation de φρονῶ, dans le traité *Des adverbess*, Apollonius propose une définition du composé privatif, à laquelle il convient de prêter attention, car elle fournit de précieux indices pour cerner la démarche du grammairien :

Ἐπεὶ δὲ τὰ ἐν στερήσει παραλαμβάνόμενα καὶ ἐν καταφάσει παραλαμβάνεται, ἀφαιρουμένης τῆς στερήσεως, τὸ φρονῶ ἐγένετο εἰς κατάφασιν τοῦ ἀντικειμένου τοῦ ἀφρονεῖν. (*Adv.* 137, 5-7)

Puisque les composés privatifs sont également employés avec un sens affirmatif, pour peu qu'on retranche le privatif [ἀ], on a fait φρονῶ pour affirmer le contraire de ἀφρονεῖν.

- 27 Si la fin de cette citation correspond bien à ce qu'on attend d'une définition de la privation – le simple positif affirme le contraire (τὸ ἀντικείμενον) du composé privatif – on est gêné, en revanche, par la première partie de la définition, qui, dans une formulation un peu malaisée, se contente de réaffirmer que, contre l'opinion commune, on forme aussi des simples positifs (ἐν καταφάσει) à partir de composés privatifs (τὰ ἐν στερήσει) par suppression de l'ἀ privatif (ἀφαιρουμένης τῆς στερήσεως).
- 28 Sur ce point, Apollonius ne veut probablement pas en dire davantage. Toutefois, cette définition révèle quelque chose de la nature spécifique du composé privatif. En affirmant que le signifié du composé est, à la privation près, celui du simple parce que la privation est entièrement contenue dans le composant privatif ἀ, il dit aussi que chacune des parties du composé privatif (le simple et le composant privatif) continue de signifier par elle-même dans le composé – ce qui est contraire à la définition du composé⁵⁸. Cette idée est formulée plus explicitement encore dans le traité *Des conjonctions* :

Ἀλλὰ πάλιν ἦν ἐκεῖνο ἀδύνατον τὸ μὴ εἰς ταῦτόν εἶδος παραλαμβάνεσθαι τὸ ἐν στερήσει παραλαμβανόμενον μέρος λόγου, φυλάττον τὴν αὐτὴν κατάληξιν καὶ τὸ αὐτὸ δηλούμενον, αὐτὸ μόνον τῆς στερήσεως περιττεύουσας. (*Conj.* 231, 16-19)

Mais, au contraire, il n'est pas possible de ne pas accueillir dans la même espèce la partie de phrase qui est employée (παραλαμβανόμενον) « au privatif »⁵⁹, attendu qu'elle conserve la même finale et le même signifié (τὸ αὐτὸ δηλούμενον), avec seulement [l'indice de] la privation en plus.

- 29 Le composé privatif garde le signifié (δηλούμενον) du simple, auquel il « adjoint en plus » (περιττεύουσας)⁶⁰ la notion de privation. Dans cette définition, on note d'ailleurs l'absence du terme « composé » (σύνθετον) – il n'est plus question que d'un mot (simple) « employé “au privatif” » ; et il en va de même en *Adv.* 137, 5, qui se laisse traduire littéralement ainsi : « les mots employés “au privatif” (τὰ ἐν στερήσει παραλαμβανόμενα) sont employés “au positif” (ἐν καταφάσει παραλαμβάνεται) une fois l'élément privatif supprimé ». Le composé privatif et son simple (positif) n'étant pas tant conçus comme deux mots différents, appartenant à deux figures différentes, que comme deux emplois d'un seul et même mot, la relation des éléments {privatif ἀ + simple} s'apparente davantage à une structure juxtapositive du type {négation οὐ + X}. De fait, pour Apollonius⁶¹, le privatif ἀ 'in-' et la négation οὐ 'ne... pas' ne diffèrent l'un de l'autre que du point de vue du mode de construction : tandis que la négation οὐ se construit avec un mot ou un groupe de mots par juxtaposition, le privatif ἀ se construit toujours en composition avec un mot unique⁶². En revanche, au plan fonctionnel, les deux adverbes⁶³ sont complètement assimilés l'un à l'autre :

Ἐπὶ καταφάσει τινῶν τὰ τοιαῦτα μόρια παραλαμβάνεται εἰς ἀναίρεσιν τῆς καταφάσεως. (*Adv.* 133, 24-25)

Appliqués à une affirmation, ces mots (sc. les adverbes de privation et de négation) sont employés pour abolir l'affirmation⁶⁴.

- 30 Ils sont assimilés au point qu'on substitue volontiers le privatif à la négation, lorsque celle-ci porte sur un mot unique :

Ἡ οὐ ἀπόφασις, ἀναιροῦσά τινα μέρη λόγου, καὶ εἰς τὴν α μεταλαμβάνεται στερήσιν, οὐ φίλος ἄφίλος, οὐ σέβω ἄσεβῶ. (*Conj.* 231, 26-27)⁶⁵

Lorsqu'elle annule une partie de phrase quelconque, la négation οὐ peut être

remplacée par le privatif ἄ : οὐ φίλος / ἄφιλος [*non amical / in-amical*], οὐ σέβω / ἄσεβῶ [*je ne suis pas pieux / je suis im-pie*].

- 31 Ce parallèle avec la négation permet de justifier la définition du composé privatif : de même que la juxtaposition de la négation à un verbe ne constitue pas une entité signifiante nouvelle et autonome mais exprime toujours le signifié du verbe avec, en plus, l'annulation de l'affirmation que celui-ci contient⁶⁶, de même, le tout formé de la réunion d'un simple et du privatif ne produit pas un signifié unique et nouveau, mais continue d'exprimer le signifié du simple avec, en plus, l'indice de la privation.
- 32 Enfin, il est possible d'expliquer en partie la position d'Apollonius au sujet des simples issus de composés privatifs : si c'est le même mot qui est employé tantôt au positif tantôt au privatif, le rapprochement établi avec le πάθος se justifie en un sens, puisqu'une forme (intégrale) et la forme altérée qui lui correspond ne sont, de la même manière, qu'un seul et même mot (λέξις). À cet égard, il n'est pas surprenant qu'Apollonius apparente la suppression de l'élément privatif à une aphérèse, c'est-à-dire à une altération morphologique, dans la mesure où son δηλούμενον demeure après cette suppression (*Conj.* 232, 23 sq., cité ci-avant : « Il est clair que cette modification fait écho au [phénomène] qu'on appelle 'aphérèse'... »), comme il dit, à l'inverse, que le privatif est « ajouté en plus » (περιττεύουσα) au signifié du simple (*Conj.* 231, 19). D'un emploi rare chez Apollonius, le verbe περιττεύω « adjoindre en plus, ajouter par redondance » fait lui-même écho au phénomène qu'on appelle « pléonasmе » (πλεονασμός), ou altération par ajout d'un élément superflu⁶⁷.

7 Conclusion : un fondement théorique ?

- 33 Au terme de cette enquête, il est donc possible de distinguer trois types de simples issus de composés : 1) le simple « en apparence », formé par altération, qui conserve le signifié du composé de base ; 2) le « dé-composé » (par figure), un simple formé par dissolution des éléments d'un composé positif, et qui est porteur d'un signifié propre ; 3) le simple issu de composé privatif, qui a le sens du composé privatif lui-même, dépourvu de la privation.
- 34 Les distinctions d'ordre sémantique qui ressortent de ce classement n'ont pas retenu l'attention d'Apollonius, qui n'a pas jugé utile de relever que, appliquée aux composés privatifs, cette hypothèse de formation entraine en conflit, non seulement avec l'altération, parce que le simple n'a pas gardé le sens du composé dont il est issu, mais aussi avec la composition, parce que chaque partie du composé continue de signifier par elle-même. Et pour cause, Apollonius ne cherche, dans ce chapitre, qu'à justifier l'accentuation barytone de ἔκητι. Le reste en découle : 1) l'hypothèse de formation, qui s'impose d'après la figure supposée du privatif ἄέκητι (dérivé de composé) : le composé n'ayant pu être formé à partir du simple, c'est le simple qui doit être formé à partir du composé ; 2) une analogie avec d'autres exemples apparentés – car, comme souvent, chez Apollonius, le nombre d'exemples a force d'argument –, afin de montrer que, loin d'être isolé, le procédé est d'un « usage courant » (chez les poètes). Or, sur le plan strictement morphologique, l'analogie est irréfutable : ἔκητι, ἡγορέα ou encore, si l'on voulait, δάκρυ, sont tous des mots simples issus de mots composés par suppression de l'un des éléments de composition⁶⁸.

- 35 Il est difficile de dire si les grammairiens anciens avaient, d'une manière ou d'une autre, réfléchi à un tel classement. Contentons-nous de constater que, dans cet unique témoignage, Apollonius ne s'appuie sur aucune théorie, n'invoque aucune autorité et présente la formation des simples à partir de composés comme une hypothèse théoriquement envisageable, afin de sauver la logique de la langue, quitte à établir, ce faisant, des analogies dangereuses.

BIBLIOGRAPHIE

Références primaires

Les références aux textes des grammairiens et scholiastes grecs sont données dans l'édition des *Grammatici Graeci* (*Grammatici Graeci, recogniti et apparatus critico instructi*, Leipzig, Teubner, 1878-1910), notée GG. Les traductions d'Apollonius Dyscole sont celles des éditions d'usage les plus récentes (cf. références secondaires). Les autres traductions de grammairiens et de scholiastes sont miennes.

Ap. Dyc. : GG II = 1. *Apollonii Dyscoli scripta minora*, éd. R. Schneider, 1878 ; 2. *Apollonii Dyscoli de constructione libri quattuor*, éd. G. Uhlig, 1910. — *Pron.* : *Du pronom* = GG II 1, 1, p. 1-116. — *Adv.* : *Des adverbess* = GG II 1, 1, p. 117-200. — **Adv.* : *Partie apocryphe du traité Des adverbess* = GG II 1, 1, p. 201-210. — *Conj.* : *Des conjonctions* = GG II 1, 1, p. 211-258. — *Synt.* : *De la construction (Syntaxe)* = GG II 2.

Aristote, *La Poétique*, éd. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris, Seuil, 1980 (réimpr. 2011).

Chæroboscus : GG IV 1 = *Gregorii Chærobosci prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione nominum*, éd. A. Hilgard, 1894.

Hérodien : GG III = *Herodiani Technici reliquæ*, éd. A. Lentz, 1867-1870.

Sch. D. Thr. : GG I 3 = *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam*, éd. A. Hilgard, 1901.

Technè : GG I 1 = *Dionysii Thracis ars grammatica*, éd. G. Uhlig, 1883.

Tryphon : *Tryphonis grammatici Alexandrini fragmenta*, éd. A. von Velsen, Berlin, F. Nicolai, 1853.

Références secondaires

Benveniste, É. 1974 [1966]. Formes nouvelles de la composition nominale. Dans *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2 : 161-176. Paris : Gallimard.

Blank, D. L. 1982. *Ancient philosophy and grammar. The Syntax of Apollonius Dyscolus*. American Classical Studies 10. Chico (CA) : Scholars Press.

Blank, D. L. 1993. Apollonius Dyscolus. Dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, 2, *Principat*, 34.1, *Sprache und Literatur*. Éd. W. Haase et H. Temporini, 708-730. New York – Berlin : W. de Gruyter.

- Chantraine, P. 1999 [1968-1980]. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots. Avec un supplément sous la dir. de A. Blanc, Ch. de Lamberterie et J.-L. Perpillou*. Paris : Klincksieck.
- Dalimier, C. 2001. *Apollonius Dyscole, Traité des conjonctions. Introduction, texte, traduction et commentaire*. Paris : J. Vrin.
- Desbordes, Fr. 1983. Le schéma « addition, soustraction, mutation, métathèse » dans les textes anciens. *Histoire Épistémologie Langage* 5/1 : 23-30.
- Dumarty, L. à paraître. *Apollonius Dyscole. Traité des adverbess. Introduction, texte, traduction et commentaire*. Paris : J. Vrin.
- Erbse, H. 1980. Zur normativen Grammatik der Alexandriner. *Glotta* 58 : 236-258.
- Ildelfonse, Fr. 1997. *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*. Histoire des doctrines de l'Antiquité classique. Paris : J. Vrin.
- Lallot, J. 1995. Analogie et pathologie dans la grammaire alexandrine. *Lalies* 15 : 109-123.
- Lallot, J. 1997. *Apollonius Dyscole, De la construction (Syntaxe). Introduction, texte, traduction, notes et index*. Paris : J. Vrin.
- Lallot, J. 1998² [1989]. *Denys de Thrace, La grammaire de Denys le Thrace, traduction annotée*. Paris : CNRS Éditions.
- Lallot, J. 2004. Σχῆμα chez les grammairiens grecs. Dans *Skhèma-Figura : formes et figures chez les Anciens. Rhétorique, philosophie, littérature, Actes du colloque, Paris-Créteil, 27-29 mai 1999*. Éd. par M. S. Celentano, P. Chiron et M.-P. Noël, 159-168. Paris : Éd. Rue d'Ulm.
- Matthaios, S. 2008. Théories des grammairiens alexandrins sur la formation des mots. Dans *Regards croisés sur les mots non simples*. Éd. par B. Kaltz, 35-49. Langages. Lyon : ENS Éditions.
- Sluiter, I. 1990. *Ancient Grammar in Context. Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*. Amsterdam : VU University Press.

NOTES

1. Pour cela, voir Matthaios 2008.
2. *Sch. D. Thr.* (<Stephani>), *GG I* 3, 229, 9-10 : « Σχῆμα εἴρηται παρὰ τὴν σχέσιν τὴν πρὸς τὸ σημαίνόμενον ». À propos de cette définition, voir Lallot (2004 : 164, qui souligne le caractère « artificiel » de l'interprétation suggérée par ce rapprochement, et Matthaios (2008 : 39-40). J'y reviens plus loin.
3. Voir les étymologies du *Cratyle*, par exemple. Cf. Lallot (2004 : 162-163).
4. Cf. *Sch. D. Thr.* (<Heliodori>), *GG I* 3, 378, 3 sq.
5. Lallot (1998 : 137).
6. Mais non forcément « dicible », i.e. dont le signifié propre reste perceptible, car dans la forme l'élément de composition peut être incomplet – cf. *infra* et Lallot (1998 : 138).
7. *Sch. D. Thr.* (<Heliodori>), *GG I* 3, 378, 7 : « Σύνθετα δὲ τὰ ἐκ δύο ἢ καὶ πλείονων λέξεων ἰδίᾳ νοητῶν συνθετιμένα, ἐν ἐνὶ τόνῳ καθ' ἐνὸς ὑποκειμένου λαμβανόμενα ». Définition encore largement admise par les modernes. Comparer, par ex., avec Benveniste (1974 : 171) : « Il y a composition quand deux termes identifiables pour le locuteur se conjoignent en une unité nouvelle à signifié unique et constant ». L'idée que les parties du composé ne sont pas par elles-mêmes signifiantes remonte à Aristote, *Poétique* 20, 1457a 12 ; 21, 1457a 32.
8. *Sch. D. Thr.* (<Heliodori>), *GG I* 3, 378, 6 : « ἀπλᾶ μὲν ἐστὶν ὅσα μὴ πέφυκε διαιρεῖσθαι εἰς δύο ἢ καὶ πλείονας λέξεις ἰδίᾳ νοητάς. » À noter que le scholiaste (*GG I* 3, 378, 5-6) parle tout d'abord,

non du simple, mais du *non composé* : « [La figure est] la forme du mot sous un unique accent et un unique esprit soit composé soit non composé (ἁσύνθετος). »

9. *Sch. D. Thr.* (<Stephani>), *GG I 3*, 229, 12-14.

10. Voir les nombreuses fois où, chez Apollonius Dyscole, le terme σύνθετον s'applique à un mot défini par ailleurs comme « dérivé de composé » : *Adv.* 135, 23 ; 137, 5 etc. Le fait qu'il ne concerne que peu de parties du discours – d'après *Sch. D. Thr.* (<Heliodori>), *GG I 3*, 379, 35-37, seul le nom connaît des dérivés de composé ; il faudra ajouter l'adverbe, cf. *infra* – contribue sans doute à en faire une figure à part : le scholiaste (*GG I 3*, 318, 3-9 ; 543, 19-21) formule deux définitions de la figure sans même mentionner les παρασύνθετα.

11. *Technè*, *GG I 1*, 30, 1-4 : « Il y a quatre variétés de composés : les uns sont faits de deux (mots) complets, comme Χειρίσοφος ; d'autres de deux (mots) incomplets, comme Σοφοκλῆς ; d'autres d'un (mot) incomplet et d'un complet, comme Φιλόδημος ; d'autres d'un (mot) complet et d'un incomplet, comme Περικλῆς. » (trad. Lallot 1998 : 53).

12. *Adv.* 133, 15-18 : « il a la même valeur que ἔνεκα [à cause de] – en tout cas, on peut signaler [cette forme], à cause de la construction qui s'y rapporte, ἔκητι σέθεν [par ta volonté] ; il en va comme pour ἔνεκα σοῦ : la conjonction se porte sur un génitif et [la construction] signifie quelque chose comme ἐκόντος σοῦ [toi voulant] – comprenons : ἐθέλοντος σοῦ [toi consentant]. »

13. Cf. *Adv.* 133, 13-137, 19 ; *Conj.* 231, 4-234, 12. La chronologie relative des œuvres d'Apollonius reste aujourd'hui un sujet épineux, et sur ce chapitre en particulier, puisque chacun des deux traités renvoie à l'autre : cf. *Adv.* 133, 13 : « il faut examiner ἔκητι, au sujet duquel nous nous sommes déjà expliqué, dans le traité *Des conjonctions*, pour savoir s'il fallait le compter parmi les conjonctions causales etc. » (et de même *Adv.* 133, 21) ; *Conj.* 232, 11 : « Voilà le raisonnement qui est rapporté clairement dans le traité *Sur les adverbes*. »

14. Puisque celle-ci ne signifie rien par elle-même, ce n'est jamais sur elle seule que porte la négation mais sur le tout qu'elle forme avec les mots qu'elle unit : elle peut donc recevoir la négation οὐ, mais jamais le privatif ἄ. Cf. *Adv.* 133, 22-134, 11 ; *Conj.* 231, 8-232, 3.

15. *Litt.* 'privation', le terme στερήσις est souvent employé pour désigner, par extension, l'ἄ privatif.

16. Le grammairien Tryphon d'Alexandrie (1^{er} siècle av. J.-C.), d'après Apollonius. Cf. Tryphon, fr. 48 Velsen (*Adv.* 134, 19 sq. ; *Conj.* 231, 8 et 232, 4).

17. Cf. *Adv.* 134, 20 sq.

18. Au passage, Apollonius complète donc la liste de la *Technè* : les adverbes aussi connaissent la figure du dérivé de composé – contre le scholiaste (*Sch. D. Thr.*, *GG I 3*, 379, 35-37), qui affirme qu'on ne trouve de παρασύνθετα que dans la catégorie du nom. Mais, p. 96, 18, il donne des exemples d'adverbes dérivés de composés. Voir encore *Sch. D. Thr.*, *GG I 3*, 273, 34 ; 428, 31.

19. Cf. *Adv.* 170, 22 sq.

20. Seule la forme de participe ἄεκαζομένη est attestée (*Il.* VI, 458).

21. Ce principe est formulé plusieurs fois par Apollonius, cf. *Adv.* 135, 11 ; 138, 8 ; 166, 4.

22. Chantraine (1999, s.u. ἐκών) a retenu cette formation (« Sur ἄέκητι a été formé ἔκητι »).

23. On suppose qu'il devait y avoir une règle au nom de laquelle Apollonius s'autorise à affirmer cela, mais les sources nous font défaut.

24. Voir aussi *Conj.* 232, 22-233, 23.

25. *Sch. D. Thr.*, *GG I 3*, 114, 8 : « τὰ δὲ ἅπλᾳ προτερεύουσι τῶν συνθέτων, καὶ γὰρ τὸ σοφός ἅπλοῦν ὑπάρχον προτερεύει τοῦ φιλόσοφος συνθέτου ὑπάρχοντος. »

26. Ou seulement en de très rares occasions. Cf. *Pron.* 20, 17, où la masse des locuteurs est comparée à un corps.

27. *Adv.* 136, 5-14 ; *Conj.* 233, 2-10.

28. Cf. *Adv.* 137, 16 : « des mots simples sont couramment (συνήθως) issus de composés ». Voir aussi *Conj.* 233, 10 (οὐκ ἁσυνήθως).

29. *Il.* XXIII, 741 ; *Od.* IV, 615 et XV, 115. Cf. *Adv.* 136, 17.
30. *Od.* XIII, 306 ; *Il.* V, 198. Cf. *Adv.* 136, 15 ; *Conj.* 233, 12.
31. *Il.* IX, 649. Cf. *Adv.* 136, 20.
32. *Il.* XI, 271. Cf. *Adv.* 136, 22. En *Synt.* 5, 13, où il cite le même passage, Apollonius interprète ἔχουσαι comme une forme ellipsée de παρέχουσαι (prés. παρά).
33. *Il.* V, 397. Cf. *Conj.* 233, 23.
34. *Od.* IX, 48. Cf. *Adv.* 136, 24. En *Conj.* 233, 21, Apollonius cite *Od.* IV, 16 (γείτονες ἡδὲ ἔται).
35. *Od.* XVI, 45. Cf. *Adv.* 136, 26 ; *Conj.* 233, 19.
36. *Il.* IX, 247. Cf. *Adv.* 136, 27. En *Conj.* 233, 17, Apollonius cite *Il.* XVIII, 178 (ἄλλ' ἄνα, μηκέτι κεῖσο).
37. Le mot σχῆμα n'a pas ici le sens technique de 'figure', mais désigne simplement, comme le plus souvent chez Apollonius, la 'forme' d'un mot.
38. Je reproduis, ici et dans les autres citations du traité *Des conjonctions*, le texte établi par Dalimier (2001).
39. Les anciens avaient classé les altérations de la forme en quatre types : addition, soustraction, transformation, transposition. Sur ce sujet, on pourra se référer, par ex., à Desbordes (1983) et Lallot (1995).
40. Cf. e. g. *Adv.* 158, 14.
41. Voir la définition du composé, *supra*.
42. Apollonius précise, dans le traité *Des adverbess*, que, dans certains mots simples, il peut se produire des apocopes de deux syllabes (cf. *Adv.* 157, 17 ; 158, 6). À propos de la distinction entre syllabe et mot, cf. *Conj.* 249, 12 : « là où on n'a pas de [simples] syllabes, on a des mots (λέξεις) ».
43. 'Intègre' (ὀλόκληρος, ἐντελής), c'est-à-dire qui est antérieur à l'altération formelle (πάθος). Pour ne prendre qu'un exemple, cf. *Adv.* 158, 15-17 : « Après l'apocope (de -μα), δῶ signifie (toujours) δῶμα [la maison] ; ἐθέλω [je veux] signifie la même chose (τὸ αὐτὸ σημαίνει), après aphérèse de l'ε - θέλω [je veux] -, et même après une nouvelle aphérèse dans la forme λῶ [je veux]. » Ce type de formation par troncation est très vivant dans les langues modernes, qu'il s'agisse de l'ellipse d'une syllabe ([mas]troquet, cinéma[tographe]...) ou d'un élément lexical dans certains composés ([bateau à] vapeur...).
44. Le terme λεκτόν, emprunté au vocabulaire technique des Stoïciens, désigne toujours, chez Apollonius, le contenu sémantique d'un mot, par opposition à la forme (φωνή).
45. Théorie qui vise à définir une norme des irrégularités phonétiques. Sur ce sujet, on pourra se référer par exemple à Blank (1982 : 41 sq.) et Lallot (1995).
46. Cette règle, qu'on fait remonter à Aristarque (cf. Erbse 1980 : 238), est formulée à plusieurs reprises par Apollonius. Cf. *Adv.* 136, 32 : « les altérations affectent, non pas les signifiés, mais les formes (τὰ πάθη οὐ τῶν λεκτῶν, τῶν δὲ φωνῶν) ». Voir encore *Adv.* 158, 14 ; 164, 6 ; 184, 17 ; *Conj.* 224, 14 ; 254, 6 ; **Adv.* 209, 17.
47. Dans un autre passage, Apollonius utilise la même formule au sujet d'une forme simple altérée par apocope (*Adv.* 157, 23) : « il existe aussi des formes altérées par apocope qui gardent la mémoire (ὑπομνήσεις ἔχουσι) des syllabes coupées. »
48. Cf. Sluiter (1990 : 69) : « *Semantics* [sic, comprendre *things signified*] are intrinsically more important than φωναί. This is especially manifest from the fact that semantic considerations are of a higher order than morphological ones and are decisive in matters of μερισμός. » Voir aussi, par ex., Blank (1993 : 719) et Ildefonse (1997 : 263 sq.)
49. *Pron.* 67, 6 : « Οὐ γὰρ φωναῖς μεμέρισται τὰ τοῦ λόγου μέρη, σημανόμενοις δέ. »
50. Voir la définition de l'adverbe en *Adv.* 119, 5-6 « un mot non fléchi, qui prédique les verbes (...) sans lesquels il ne saurait exprimer une pensée achevée ». Pour cet exposé sur les verbes « passés sous silence », cf. *Adv.* 121, 14-26 et 122, 13-15.

51. C'est avec une infinie précaution que je choisis d'employer ce néologisme, qui, dans ce contexte, dit bien ce qu'il veut dire. En effet, il ne faudrait pas confondre le *dé-composé* (avec un tiret), dont il est ici question, c'est-à-dire un mot simple issu d'un composé, avec le *décomposé* (sans tiret) ou « dérivé de composé » (comme on appelle *déverbatif* un dérivé de verbe, etc.), d'après le *decompositum* latin, calque de παρασύνθετον.
52. GG III 1, 523, 14 : « [Κάρ] dans 'ἔξ ὀρέων ἐπὶ κάρ' (Il. XVI, 392) [du haut des montagnes, sur la tête...] est formé par altération (κατὰ πάθος). En effet, il vient de κάρη [tête] par apocope (κατὰ ἀποκοπήν) de l'η. »
53. Au sens lâche, le terme σχηματισμός désigne simplement la 'configuration formelle' d'un mot. C'est le sens qu'on lui trouve le plus souvent chez Apollonius. Cf. Adv. 119, 7 ; 129, 26 ; 131, 8 ; etc.
54. Cf. e. g. Adv. 136, 31 : « On ne peut pas prétendre que c'est par altération (κατὰ πάθος) que l'ε [de φρενῶ] a été changé en ο dans φρονῶ, car le sens n'est pas le même – puisque les altérations affectent, non pas les signifiés, mais les formes. »
55. D'après une scholie à la *Techne* (GG I 3, 229, 9-11), on appelle « σχῆμα » la figure « à cause de la 'relation' (σχέσις) au signifié, car c'est d'après la figure (σχῆμα) que nous comprenons ce que veut signifier le mot ».
56. Comparer 136, 34 (« Τὸ φρήν πάλιν συντιθέμενον τὸ η εἰς τὸ ω μεταβάλλει, φρήν ἄφρων, σώφρων. » « À l'inverse, c'est en composition que φρήν change l'η en ω : φρήν → ἄφρων, σώφρων. ») à 136, 8-9 (« Τὸ ἀνήρ συντιθέμενον τὸ α εἰς η μεταβάλλει, τὸ δὲ η εἰς ω. Ἄνὴρ ἀντήνωρ... » « en composition, ἀνήρ change l'α en η et l'η en ω : ἀνήρ → ἀντήνωρ etc. »).
57. Apollonius ne donne pas la raison d'une telle hypothèse de formation pour ces formes-là, mais il est possible de la supposer, d'après un autre passage du traité *Des adverbes* (170, 22 sq.), où il compare l'accentuation de plusieurs noms simples à celle de formes composées de ces noms : καλός est oxyton mais l'accent est remonté normalement dans πάγκαλος ; en revanche, ψευδής et σαφής ont le même accent que les composés ἀψευδής et ἀσαφής, ce que la formation par décomposition permet d'expliquer, comme on l'a vu pour ἀέκητι/ἔκητι.
58. Voir la définition du scholiaste (GG I 3, 378, 7), citée ci-avant.
59. Le simple et son composé privatif appartiennent à la même espèce (εἶδος), autrement dit, l'un n'est pas le dérivé de l'autre.
60. Sur le sens du verbe περιττεύω, voir ci-après.
61. Il est remarquable que, sur la question du rapport entre l'adverbe de privation ἄ et l'adverbe de négation οὐ, les seuls témoignages que nous ait laissés la littérature grammaticale ancienne sont, à ma connaissance, ceux d'Apollonius Dyscole et de Chæroboscus (GG IV 1, 334, 15 sq.).
62. Cf. Adv. 134, 4 sq. ; Conj. 231, 24 sq.
63. Sur le statut d'adverbe du privatif ἄ chez les Anciens, voir ci-avant.
64. Chæroboscus affirme, dans des termes proches de ceux d'Apollonius, que « la négation et le privatif ne diffèrent pas l'un de l'autre (οὐδὲ γὰρ διαφέρουσιν ἀλλήλων), puisqu'ils ont tous deux le pouvoir d'annuler (κατὰ τὸ εἶναι ἄμφω ἀναιρετικά) » (GG IV 1, 334, 19) – voir encore Ap. Dysc., Synt. 164, 12 ; 348, 1 (pour la négation) ; Conj. 231, 13 (pour le privatif).
65. Voir aussi Adv. 134, 10-12.
66. Cf. Synt. 164, 12 ; 347, 12 sq. (III § 90-93).
67. Le verbe περιττεύω est formé sur l'adjectif περισσός (att. περιτός), litt. « superflu, redondant », qui, dans un sens technique, qualifie toujours un élément ajouté par pléonasme. Cf. e. g. Adv. 152, 2 et 8 ; 188, 24 ; 193, 17. De la même manière, on lit, plus haut dans le traité *Des conjonctions* (218, 24-28) que « la négation est ajoutée par pléonasme » (τὸ πλεονάζον ἀποφάσει... ἐπλεόνασε τῇ ἀποφάσει) à un énoncé pour former « l'énoncé opposé » (ἀντικείμενον).
68. Et les contradictions apparentes, notamment en Conj. 232, 23 sq., ne sont qu'un effet de la structure un peu lâche de l'argumentation : après avoir établi l'analogie avec la formation de simples par altération, Apollonius entreprend, comme à son habitude, une digression sur

l'altération par aphérèse, cette fois-ci au sens large (de fait, il finit par mentionner des cas de formation par apocope, sans le moindre rapport avec la formation du simple issu de composé privatif), et il n'est déjà plus question de la forme ἔκκητι, lorsqu'il formule la loi d'airain de la pathologie en *Conj.* 233, 2.

RÉSUMÉS

Dans un témoignage unique, Apollonius Dyscole soutient que certains mots simples seraient formés à partir de mots composés privatifs, par suppression de l'ἄ privatif (ἀέκκητι → ἔκκητι). L'examen de ce procédé par Apollonius s'avère paradoxal. En effet, le grammairien assimile cette formation à un *pathos* (une altération formelle) ; or une forme altérée, de l'aveu même d'Apollonius, doit toujours garder le sens de la forme de base, tandis qu'un mot simple signifie forcément le contraire de son composé privatif. Cet article vise à montrer ce que cette position inattendue d'Apollonius, qui remet en cause le principe même de la pathologie, nous apprend du statut particulier du composé privatif et de sa place dans la théorie grammaticale ancienne.

In an isolated testimony, Apollonius Dyscolus argues that some simple words are formed from words compounded with alpha privative, by means of the deletion of the alpha (ἀέκκητι → ἔκκητι). The way Apollonius discusses this formation is paradoxical. Indeed, the grammarian regards this formation as a *pathos* (morphological change). However, a corrupted word-form, according to Apollonius himself, should always retain the meaning of the original form, whereas a simple word necessarily means the opposite of its privative compound. This article aims to show what this conception of Apollonius, which challenges the very principle of pathology, teaches us about the particular status of the privative compound and its place in ancient grammatical theory.

INDEX

Mots-clés : Apollonius Dyscole, altération (πάθος), figure (σχῆμα), mot composé, mot composé privatif, mot dérivé de composé, mot simple, tradition grammaticale grecque

Keywords : Apollonius Dyscolus, compound word, decompound word, figure (σχῆμα), Greek grammatical tradition, morphological change (πάθος), privative compound word, simple word

AUTEUR

LIONEL DUMARTY

Université Lyon 2 Lumière, Histoire et sources des mondes antiques (UMR 5189 HiSoMA), Lyon, France